

le limon lorsque les eaux étaient à ce niveau, ou lorsqu'elles se seraient retirées pour revenir ensuite.

Les éclats de grès proviennent donc de roches qui ont été taillées soit sur place, après divers retraits successifs des eaux, soit à un niveau un peu supérieur ; dans ce dernier cas les eaux auraient roulé, un peu au-dessous du niveau de l'atelier, les éclats et les instruments que l'on rencontre. Cette dernière hypothèse n'a rien d'étonnant, car on trouve aussi dans la partie la plus élevée du plateau (altitude de 165 à 168 m.) des fragments de grès du même genre.

Conclusions — Il est donc permis de conclure que l'atelier de Presles et-Boves est bien un atelier de l'époque quaternaire.

M. Alexandre Michaux lit le compte-rendu de l'excursion faite à Vervins le lundi 29 juin dernier :

Excursion de la Société Archéologique de Soissons

Lundi dernier 29 juin la Société archéologique de Soissons a fait son excursion annuelle. Cette année elle avait choisi Vervins, et la Thiérache.

Nous prenons le train à 6 heures du matin à Soissons et à 7 heures nous sommes à Laon, puis nous repartons pour Vervins.

En passant on examine les villages épars dans les plaines tantôt à demi cachés dans les bois, tantôt rayonnant dans un cadre de verdure, tous protégés par leur église qui semble un pasteur au milieu des brebis de son troupeau, et du haut de son clocher les suit, les voit, les embrasse, les garde.

Voici les trois Barenton, Dercy, Voyenne, etc., puis Marle et son élégante église, que l'on a appelée une miniature de la cathédrale de Laon, de la deuxième moitié du XII^e siècle ; voici Lugny, Saint-Gobert, enfin Vervins.

A la descente du train, nous sommes reçus par le président de la Société *La Thiérache* et plusieurs membres, et aussitôt sans perdre de temps, nous déambulons à travers la ville. Nous jetons d'abord un coup d'œil d'ensemble sur cette antique cité construite toute en brique, avec des toits bleus d'ardoise. Les rayons du soleil éclairant les murs donnent à la ville une teinte rose d'un bel effet et qui contraste singulièrement avec nos massifs édifices de pierre, éblouissants de blancheur dans leur jeunesse, mais noircis par la poudre des siècles. Ici, tout paraît rose et gai, souriant et léger, pimpant et gracieux, les antiques constructions même ne semblent pas vieillir. Au milieu de ces murs de pourpre ou d'incarnat, de ces contrevents verts, de ces toits d'azur, sous ce ciel indigo, on s'étonne d'abord, on est surpris, et malgré soi on se sent rajeunir, comme Dante, rencontrant Virgile, avant d'entrer dans les ténébreux cercles de son enfer.

Avec nos savants collègues du Vervinois, nous faisons un cours rapide d'histoire locale, *de visu*.

Voici la vieille voie de Reims à Bavay, sur laquelle était l'antique Verbinum, découverte par le regretté M. Papillon, et décrite par M. Mennesson, avec une grande érudition et un charme infini.

En 1870 on a découvert les fondations d'un théâtre gallo-romain.

Dans la ville, nous voyons en passant l'hôpital reconstruit en 1703.

Un peu plus haut la porte Marloise, l'ancienne entrée de la ville, ce qui nous donne l'occasion de visiter les

vieux remparts, construits en 1163 par Raoul de Coucy, et détruits en grande partie au XVIII^e siècle.

Ces remparts consistaient en une muraille de grès de 5 à 6 pieds d'épaisseur et de 15 à 20 de hauteur flanquée de 22 tours plus élevées et entourées de fossés larges et profonds. On entrait par trois portes garnies de ponts levis et de herses.

Un débris de tour d'enceinte se trouve dans le jardin à plusieurs étages de l'agréable habitation de M. le docteur Penant qui, avec beaucoup d'amabilité, veut bien nous en faire les honneurs ; à côté, la demeure si moderne de M. Flem, véritable musée de céramique, des chambres toutes tapissées d'assiettes, de vases, de faïences. Les Sinceny, Rouen, Nevers, Delft, ne font pas mauvaise figure à côté du Vieux-Sèvres, du Saxe, des porcelaines de Chine et du Japon.

Non loin de l'Hôtel de Ville se trouve la maison où est né Jean Debry, le plénipotentiaire qui faillit être assassiné à Rastadt en 1799.

L'Hôtel de Ville construit en 1823, contient dans son grand salon un musée de tableaux dont plusieurs assez remarquables, les portraits des Guises, entre autres du Balafré, une copie faite par Mlle Watelet d'un tableau du musée de Versailles représentant la paix de Vervins de 1598, etc.

Dans le musée, M. Rogine, l'éminent géologue, a recueilli de nombreux échantillons des roches et des fossiles trouvés dans les environs et provenant des terrains silurien, dévonien, carbonifère, pénién, puis des terrains secondaires, triasique, jurassique et crétacé et des terrains tertiaires. Cette collection réellement remarquable est classée avec une méthode et une science sûres.

Le Vieux-Château construit en même temps que les remparts, en 1163, faisait partie des fortifications auxquelles il servait de renfort. Il a été restauré au

XVI^e siècle, on y voit une arcade en briques de plein cintre dans la seconde cour (du XVI^e siècle).

Il ne resterait de la construction primitive qu'une partie du corps de logis principal ainsi que les tours dont on a retrouvé les vestiges. Les arcades en briques font supposer que le bâtiment a été élargi par une galerie donnant accès dans les appartements. La façade de la seconde cour, la tour des archives, la chapelle et le grand escalier orné d'une rampe de fer sont du XVI^e siècle. Les deux grandes salles du bâtiment parallèle à l'église sont encore plus récentes.

Donné en 1721 à la ville par Louis de Comminges pour y établir un collège, rendu par la ville, il a été redonné à elle par le duc de Coigny en 1801.

Le Château Neuf construit en 1560, par Jacques II, bâti en briques était l'habitation des Coucy-Vervins. Il a la forme d'un carré auquel les pavillons saillants des angles et les toits aigus donnent un caractère féodal. Ses proportions sont plus restreintes que celles du Vieux Château qu'il était destiné à remplacer.

C'est la sous-préfecture actuelle.

La paix de Vervins de 1498 a été signée dans le grand salon du premier étage. C'est la chambre de la Paix.

Une autre pièce est la chambre où l'un des Comminges resta cloîtré, enfermé volontairement pendant sept ans sans en sortir un seul jour ; on l'appelle la Chartreuse.

Il restait couché une partie de la journée et s'occupait principalement à faire de la tapisserie.

Dans la tour du jardin, se trouve une plaque de cheminée très ornée du XVI^e siècle. Elle a plus d'un mètre de hauteur, et représente un portique de colonnes cannelées flanqué de deux consoles, surmonté d'un fronton plein-cintre garni de fleurs, de fruits, de lézards, de couleuvres, etc. Au-dessous un Hercule et à la base, deux femmes en cariatides. Au milieu un écu aux armes de Coucy, de vair et de gueules.

Dans le jardin, sous un massif d'arbustes, une pierre sculptée en marbre bleu d'Etrœungt, portant en relief un écusson aux armes de René du Bec de Wardes et d'Isabeau de Coucy, sa femme, c'est-à-dire fuselé d'argent et de gueules qui est de Wardes et parti de vair et de gueules de six pièces qui est de Coucy.

Enfin un cippe funéraire à la mémoire « d'honorable personne, François Fossier, conseiller du roi, décédé le 23 janvier 1699. »

L'église de Vervins d'un genre tout particulier est fort intéressante.

Le chœur et le sanctuaire sont de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e, le reste est du XVI^e siècle.

A la suite de l'invasion espagnole de 1552, Vervins fut presque entièrement détruit par l'incendie ; l'église souffrit aussi beaucoup : « Les charpentes enflammées s'affaissaient sur les voûtes, dit M. Amédée Piette ; il ne resta debout que les quatre murs de l'édifice. »

On reconstruisit l'église bientôt après. Le clocher central détruit fut remplacé par le donjon actuel dû, pense-t-on, à Jacques II de Coucy-Vervins, qui mourut en 1587.

Les verrières anciennes ont été détruites, celles actuelles commencées en 1871 par Maréchal de Metz sont fort belles. Le portail d'ordre Corinthien élevé à la fin du XVIII^e siècle a été remplacé en 1876, l'abside demi circulaire a été détruite en 1871.

Ce beau monument entretenu avec beaucoup de soins, contient deux splendides tableaux de Jouvenet, l'un le *Repas de Jésus chez Simon le Pharisien*, a 8^m50 de long sur 5^m20 de haut, l'autre, *Jésus au jardin des Oliviers*, 2^m50 sur 3^m40.

Ce dernier malheureusement placé entre deux fenêtres, à faux jour, est difficile à voir.

L'heure passe et c'est avec plaisir que l'on se dirige vers l'hôtel du *Grand Cerf*, tenu par M. Charles Dée,

où un déjeuner très confortable et très bien servi, nous redonne des forces nouvelles.

Au champagne, M. Mennesson, président de la Société de Vervins, a porté un toast à la Société de Soissons et à son président.

M. le vicomte de Barral, président de la Société de Soissons, a vivement remercié M. Mennesson et les membres de la Société *La Thiérache*, de l'accueil si sympathique, si gracieux qui nous était fait et dont nous avons tous été fort touchés.

A la fin du repas, l'historien de Mondrepuis et d'Hirson, M. Desmazures, vient nous saluer un instant et est accueilli cordialement.

Après le déjeuner, nous montons en omnibus et fouette cocher, nous voilà en route pour la seconde partie de notre excursion.

La pluie qui tombait à Vervins cesse bientôt, et le temps reste couvert, pour nous permettre de tout visiter sans souffrir des rayons ardents du soleil.

La première halte est à la Bouteille, ainsi nommée à cause des fabriques de bouteilles qui y existaient dès le XV^e siècle ; l'église, bâtie en grès, fut édifiée sous Henri II par l'abbé de Foigny. Elle était, à l'origine, flanquée de tours à chaque angle, du moins trois de ces tours furent bâties ; la quatrième fut remplacée par un mur en grès de 2 mètres de large établi à cheval sur l'angle et s'élevant jusqu'à la toiture. Le clocher était à l'origine une flèche élégante à huit pans, mais elle se trouve enfermée aujourd'hui dans le clocher actuel. M. l'abbé Viéville explique ainsi ce fait : « Lors de la triangulation de la carte de France, en 1821, les officiers d'état-major en firent un centre d'observations. On ne démolit pas l'ancienne flèche, on ôta seulement les ardoises et les feuillots et on l'enferma dans une charpente à quatre pans, laquelle paraissant trop élevée

aux habitants qui craignaient pour leur église, fut quelques années après racourcie de 5 à 6 mètres. »

Plusieurs pierres tombales existent encore, mais la pièce la plus curieuse est l'ancien calice de l'abbaye de Foigny : il est en vermeil, façonné et ciselé à la main par un artiste du XV^e siècle.

De là nous allons voir l'emplacement de cette fameuse abbaye de Foigny, si célèbre et si florissante jadis et dont il ne reste plus que des débris informes de muraille. Une nouvelle chapelle en brique est construite au milieu abritant une belle pierre tombale.

Foigny

Barthélemy de Vir, issu des comtes de Bourgogne, était évêque de Laon, au commencement du XII^e siècle ; sur l'offre de Barthelemy, Saint-Bernard, l'illustre abbé de Clairvaux, envoya à Foigny, qui appartenait alors à l'abbaye de Saint-Michel et que celle-ci céda à l'évêque de Laon, 12 religieux ayant à leur tête Renaud (1121).

Foigny était de l'ordre de Cîteaux, filiation de Clairvaux. L'abbaye avait pour armes d'argent à 3 roses de gueules, 2 — 1, en l'honneur de la Vierge.

Au XII^e siècle, sous Gossuin abbé, eut lieu un orage légendaire. — Le Christ, dit-on, placé au milieu de la nef face à l'occident se retourna vers les moines priant dans le chœur, et l'orage s'apaisa aussitôt, depuis lors, contrairement à l'usage, le Christ de l'église resta tourné vers l'orient.

Robert de Coucy, oncle de Jacques II, seigneur de Vervins (XVI^e siècle), fut abbé de Foigny ; sur sa tombe à Vervins on lit : *In te Domine speravi non confundat in æternum*. 1569 — Son cœur est à Foigny dans un cœur de plomb.

L'abbaye de Foigny était très riche : à un moment donné, elle possédait 12.000 hectares de propriétés, 14 moulins à blé et 14 usines diverses et deux ardoisières.

On voit aussi la tombe de Barthélemy ; quoique mort au XII^e siècle, sa pierre est du XIV^e. Il s'était démis de son évêché et s'était retiré comme moine à Foigny.

Beaucoup de seigneurs de Vervins et autres y furent enterrés, notamment Enguerrand III, de Coucy, qui mourut d'un accident en traversant le Vilpion en 1242, et Raoul I^{er}, seigneur de Vervins, tué à Ascalon, ou Acre, en 1191, dont la pierre tombale a été retrouvée à Origny par M. Ed. Piette, chez M. Dentier-Gauchet. L'écusson qui y figure est en accolade et frustre : il devait porter *fascé de vair et de gueules de six pièces*, armes des Coucy.

Dom de Lancy, né à Aubenton, prieur de l'abbaye (XVII^e siècle), a laissé une histoire de Foigny imprimée, qui est aux bibliothèques de Saint-Quentin et Laon. Aux archives de l'Aisne, on a de lui un historique en manuscrit des domaines de l'abbaye.

On assure que Bernier, acquéreur de l'abbaye à la révolution, aurait en 1797 par l'entremise de deux curés, transporté les restes de Barthélemy, dans la chapelle du bienheureux Alexandre, dont les restes en furent jetés en 1793, contre le mur sud de la chapelle.

C'est tout ce qu'on voit de cette abbaye due à Barthélemy de Vir, évêque de Laon, au XII^e siècle, et que visitait souvent saint Bernard. On montre encore le chemin que suivait cet illustre abbé de Clairvaux pour venir de Vervins, et qui s'appelle encore le chemin de saint Bernard.

Cette promenade nous fait admirer le magnifique paysage de la vallée du Thon.

Voici maintenant Origny-en-Thiérache. M. Michaux, juge de paix à Soissons, veut bien nous offrir, dans son agréable demeure, un rafraîchissement, accueilli avec reconnaissance et qui nous permet d'adresser nos hommages à Mme Michaux, toujours aimable et gracieuse.

L'église d'Origny est le type complet des églises fortifiées de la Thiérache. Elle possède encore ses quatre tours. Elle servait autrefois de refuge et de forteresse pendant les incursions si fréquentes sur nos frontières.

Voilà la description qu'en donne M. Meunesson :

Origny-en-Thiérache

La façade de l'église d'Origny offre l'aspect d'une forteresse imposante élevée sur une légère éminence. C'est un donjon rectangulaire en pierre, avec des restaurations en briques, accompagné en avant de deux tours également en briques dont le soubassement en grès ne mesure pas moins de cinq mètres de diamètre au ras du sol, et surmonté d'un toit pointu à quatre pans.

Les constructions qui s'étendent derrière le donjon affectent la forme de la croix. Le bas-côté gauche s'arrête en arrière du donjon, et sur son pignon occidental se détache un petit machicoulis qui s'ouvre au-dessus d'une porte à linteau cintré, aujourd'hui bouchée. En retour d'équerre, au bas du donjon, on voit une arcade ogivale murée qui est formée de deux pieds-droits et d'un double rang de claveaux à section carrée. Sur une des briques de la tour voisine, on lit, gravée dans la pâte, la date de 1606. Dans le parement de cette même tour sont encastrées deux pierres portant chacune en relief une de ces croix à branches égales que, suivant Viollet-le-Duc, on sculptait souvent, sous la période romane, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur sur les parements des contre-forts. Lorsqu'on éleva les tours, en 1606 comme nous venons de le voir, on dut arracher les contre-forts dont les nouvelles constructions allaient prendre la place ; et les croix que portaient les parements des contre-forts furent enchassées au milieu des briques de la tour que nous avons sous les yeux.

L'entrée principale de l'église, qui se trouve entre les deux tours, se compose de deux archivoltas concentriques à profil carré décrivant une ogive, et retombant sur trois pieds-droits surmontés d'une moulure à gorge. Un cordon saillant contourne l'archivolte supérieure.

Les fenêtres hautes de la nef sont en plein cintre ; un cordon court d'une fenêtre à l'autre au niveau des impostes et encadre les archivoltas. Quant aux fenêtres cintrées des bas-côtés, elles sont, comme les constructions qu'elles éclairent, contemporaines des tours. Au pignon du bras droit du transept nous trouvons une large baie ogivale en brique, qui date par conséquent de l'époque où ont été opérés les remaniements en briques, c'est-à-dire du XVII^e siècle, tandis que le pignon du bras opposé qui n'a pas été retouché est percé de deux baies ogivales non pas géminées, mais juxtaposées et surmontées d'un petit oculus à quatre lobes.

Le chevet de l'église est carré ; il porte au-dessous d'un oculus trois fenêtres ogivales couronnées d'un cordon ; au pignon, deux longues et étroites baies en plein cintre éclairent les combles.

Ce mélange de plein cintre et d'ogive caractérise, comme on sait, la période transitoire qui succède au roman pur.

Les contre-forts du chevet se composent d'un empâtement au pied, d'un larmier au milieu et d'une retraite bien prononcée seulement aux deux tiers de la hauteur. Ceux du donjon n'offrent qu'une légère retraite au-dessus de chaque larmier qui protège le parement à différentes hauteurs.

Ces contre-forts sont à section carrée et se rapprochent les premiers d'un type datant de 1220, les seconds d'un type appartenant au milieu du même siècle.

Le porche par lequel on pénètre dans l'église est voûté en pierre ; deux arcs en forme de tore se coupent en diagonale et retombent aux quatre angles ; un seul des

culs-de-lampe destinés à les recevoir est resté intact : c'est une tablette triangulaire moulurée sur sa face antérieure, et posée sur un cône renversé à pans coupés légèrement concaves, du commencement du XIII^e siècle.

Au point d'intersection des arcs est suspendu un écu timbré d'une couronne de duc, écartelé, portant aux 1 et 4 un rais d'escarboucle, aux 2 et 3, trois fleurs de lys, posées deux et une. L'écu est carré et se termine en accolade, forme qui apparaît seulement aux XVI^e et XVII^e siècles ; il semble ne faire point corps avec la clef de voûte.

Trois arcades ogivales reposant sur piliers carrés, avec moulure à l'imposte, mettent chaque bas-côté en communication avec la nef qui se termine elle-même par une grande ogive à la hauteur du transsept. Deux autres ogives, dont les pieds-droits ont subi une déformation qu'il n'est pas facile d'expliquer, s'ouvrent sur les bras du transsept.

La nef et les bas-côtés ne sont pas voûtés, mais la croisée des bras et le chœur possèdent deux voûtes d'arête ogivales en pierres, séparées par un arc doubleau à deux tores et soutenues chacune par deux nervures diagonales. Ces nervures, qui se composent de deux gorges et d'un tore à deux segments de cercle formant arête, retombaient sur des colonnettes disparues dont l'existence se trouve néanmoins révélée par deux chapiteaux à crochets restés suspendus aux sommiers des arcs.

Les bras du transsept sont également voûtés, mais en bois et en berceau ogival ; et comme le bois n'a pas été recouvert de plâtre, ainsi que cela s'est fait dans d'autres églises, on voit à nu les feuilletts posés dans le sens des murs, les couvre-joints moulurés qui cachent la ligne de raccord des feuilletts, enfin le faitage décoré de quatre fleurons ; c'est l'image exacte de l'intérieur d'une carène de vaisseau renversée.

J'ai cru utile d'appuyer un peu sur les voûtes du transsept, parce que le voûtage en bois est devenu fort

rare ; c'est la première chose qu'on démolit ou qu'on dénature lorsqu'on restaure une église ; depuis longtemps, on ne rétablit guère ces lambrissages : quand ils tombent de pourriture, on les remplace par la pierre dans les grandes églises, par le plafond dans les petites. Peut-être le voûtage en bois d'Origny est-il le seul survivant du genre dans l'arrondissement ?

A quelle époque appartient l'église d'Origny ?

Dans les églises du Vervinois, l'emploi de la brique (j'entends la brique de dimensions actuelles) ne paraît pas remonter au-delà des premières années du XVII^e siècle ; ce fait est constaté par les dates que les ouvriers du temps n'ont presque jamais négligé d'indiquer en les gravant sur une brique, sur une pierre, mais le plus souvent au moyen de briques vitrifiées.

C'est donc à l'année 1606 mentionnée sur l'une des tours qu'il faut rapporter non-seulement les tours, mais encore les bas-côtés, le pignon du bras méridional du transept, et les restaurations en brique du donjon. Sauf ces raccords, le donjon a été construit en même temps que le corps de l'église ; et c'était déjà, avant l'adjonction des tours, un ouvrage défensif : la meurtrière que j'ai essayé de décrire le prouve, car elle est percée dans les portions de mur qui n'ont pas été retouchées.

Dans ses parties anciennes, l'église d'Origny ne tient au roman que par les croix de consécration conservées aux tours et surtout par le plein cintre des fenêtres de la nef ; tout le reste appartient plutôt au style ogival. Or, les fenêtres plein cintre, dernier vestige du roman, ont disparu à la fin du XII^e siècle de l'Ile-de-France et des bords de l'Oise, d'après Viollet-le-Duc. D'un autre côté, l'emploi des chapiteaux à crochets et des tores à arête, ornementation qui figure à la croisée des bras de notre église, apparaît dans les mêmes contrées, suivant l'éminent architecte, dès le milieu du XII^e siècle.

Il est donc probable que les constructions principales de l'église d'Origny ont été élevées de 1150 à 1200.

Boiseries. — Tout le chœur de l'église est revêtu de boiseries Louis XV à moulures contournées, décorées de têtes d'anges, d'écussons en coquille, de culs-de-lampe, de palmiers, de guirlandes tombantes où se mêlent les fleurs, les fruits et les oiseaux. Sur les deux panneaux les plus voisins de l'autel se détachent deux têtes encadrées dans un médaillon.

A l'entrée du chœur et en retour d'équerre, deux panneaux représentent en relief, demi-grandeur naturelle, celui de droite saint Mathieu et celui de gauche saint Marc. Les boiseries sont peintes en gris rehaussé de quelques dorures, mais les personnages, les fruits, les fleurs sont coloriés suivant leur teinte naturelle. Ce coloriage d'un goût douteux est tout moderne.

Ce revêtement mesure 2 mètres 70 centimètres de hauteur entre la plinthe et la corniche qui ont dû être ajoutées avec les pilastres séparant les panneaux, lors de la mise en place des boiseries.

N'étaient les emblèmes religieux, on se croirait à première vue en présence d'un décor enlevé à quelque coquet boudoir du XVIII^e siècle.

Autrefois on voyait dans toutes les églises, au travers du chœur, une poutre décorée, appelée trabe, destinée à recevoir une rangée de lumières et portant à son centre un crucifix. Ces trabes sont devenues fort rares. Origny a conservé un de ces antiques ornements, mais son trabe ne remonte pas au-delà du XVIII^e ou XVII^e siècle ; c'est comme deux longs enroulements de menuiserie qui se rejoignent pour supporter un haut crucifix dont le pied sort d'un feuillage doré. (*Bulletin de la Thiérache*, 1877.)

Près de l'église, on voit la maison où naquit Pigneau de Behaine, qui fut premier ministre de l'empire

d'Annam, c'est là qu'il a passé sa jeunesse avant de partir pour l'Extrême-Orient.

Ensuite, M. Michaux a l'obligeance de nous conduire à la grande manufacture de vannerie de MM. Coste-Folcher ; tous les ouvriers sont au travail.

L'art de la vannerie est porté ici à son plus haut degré de perfection ; depuis le rustique panier des campagnes, jusqu'à l'élégant porte ouvrage des mondaines, depuis la corbeille à fruits jusqu'à la jardinière et la suspension que l'on garnit de fleurs pour les salons, on trouve tout, léger, gracieux, solide. On assiste à la confection de ces objets, si divers, si variés, de l'origine à la clôture, à la dernière main.

D'Origny, nous nous dirigeons sur Hirson que nous ne faisons que traverser, pour aller tout droit à Saint-Michel, où nous attirait la belle église et son antique abbaye.

Quand on quitte Hirson par la route de Signy-le-Petit, dit M. Mennesson, on rencontre, après une demi-heure de marche environ, sur la gauche, une petite avenue dont l'entrée est signalée au voyageur par deux peupliers d'Italie et dont le sol, noir de scories, révèle le voisinage d'une usine. En dix minutes, en effet, la petite avenue vous conduit à un de ces établissements métallurgiques qui, depuis des siècles, utilisent, à travers la forêt de Saint-Michel, la force motrice des nombreux cours d'eau de la contrée. C'est Sougland, une forge en 1543, aujourd'hui une fonderie dont les ateliers, encaissés le long du Gland qui coule au fond d'un ravin boisé, ne laissent voir d'abord qu'un large toit d'ardoises assez semblable à la carapace d'une canonnière cuirassée.

Un peu avant d'arriver à l'usine, on longe un petit manoir composé d'une ferme dont le plus bel ornement est un colombier presque monumental tout ardoisé, et d'une habitation moderne élevée d'un étage, bâtie en briques

rehaussées de pierres de taille en saillie, décorée d'un cordon de modillons et appuyée à l'un de ses angles d'un petit pavillon carré à toit plat. A la suite vient un enclos planté d'arbres verts que je n'ose appeler parc à cause de ses modestes proportions. Là habitaient au XVII^e siècle de vaillants hommes qui défendaient la frontière en armant leurs forgerons : c'était la famille Pétré, dont un membre Jean Pétré, courut avec Condé à Rocroy à la tête de 500 hommes levés par lui. Il fut anobli en 1667 par lettres royales relatant tout au long des états de services fort honorables. (*Bulletin de la Thiérache*, 1883.)

Puis on traverse un bois, et bientôt on arrive à

Saint-Michel

L'église est le seul édifice monumental que possède la contrée. Elle est classée comme monument historique et fut refaite en grande partie au XVII^e siècle. Elle est remarquable par la juxtaposition presque sans transition du style ogival avec l'architecture du temps de Louis XIV.

Ici encore nous avons recours à l'érudit président de Vervins, M. Mennesson :

Fondée au X^e siècle par une colonie de saints écossais, la vieille abbaye de bénédictins se dresse devant nous telle qu'elle était à la veille de la Révolution. Mais elle a payé un large tribut aux tourmentes qui ont pesé si cruellement sur nos frontières : elle n'a conservé de vraiment antique qu'une partie de l'abbatiale ; le XVII^e siècle a refait la moitié de l'église et le XVIII^e siècle a relevé les bâtiments claustraux. De nos jours, l'abbatiale est devenue une simple église de village et les bâtiments claustraux, après avoir été verrerie et filature, abritent une fabrique de chaussures. *Sic transit gloria mundi.*

L'église de Saint-Michel est bâtie sur une légère éminence que l'on gravit par seize marches singulièrement disloquées. Elle a la forme de la croix latine avec la tête

tournée vers l'Est. Sa façade comporte deux étages. Au milieu d'un premier ordre de pilastres correspondant à la grande nef et aux bas-côtés s'ouvre le portail décoré de deux colonnes à demi engagées, d'un fronton arrondi, et précédé d'un perron de cinq marches. A droite et à gauche, entre les deux derniers pilastres, se creuse une niche à fronton triangulaire occupée par un saint dont la tête a disparu. Au-dessus des pilastres règne une frise rayée de triglyphes et surmontée d'une corniche denticulée. Au second étage le mode de décoration consiste en une grande fenêtre grecque (en ce moment l'ouverture en est remplie de moellons), avec balcon à balustres, accompagnée de deux groupes de pilastres, le tout couronné d'un fronton arrondi surbaissé portant à son tympan les armes d'un abbé. Comme le second étage ne correspond qu'à la nef, il est plus étroit que le premier : le vide résultant de cette disposition est atténué par deux consoles renversées dont l'enroulement inférieur est orné d'un vase. Si l'architecte a été sobre des guirlandes et des arabesques qu'on rencontre souvent sur les façades de ce style, la nature, elle, y prodigue ses végétations : bruyères, fougères, toutes les semences de la forêt voisine poussent entre les pierres qu'elles désagrègent d'une façon inquiétante. Il est vrai qu'elles cachent le mal sous leur gracieux feuillage et adoucissent en les fleurissant les lignes de l'architecture gréco-romaine.

Comme le fait pressentir l'ordonnance de la façade, la nef est flanquée jusqu'à moitié de son élévation de deux collatéraux qui s'arrêtent aux transepts, point où commence la valeur archéologique de l'église.

Au pignon du transept septentrional s'épanouit une rose large de près de huit mètres. D'un oculus central décoré de petites arcatures intérieures rayonnent douze colonnettes qui vont se rattacher à un cercle de grandes arcatures à plein cintre comme celles du centre ; un bandeau bordé de moulures encadre tout l'appareil et, ce

qui produit le meilleur effet, chaque claveau du bandeau est percé d'un petit oculus. Malheureusement il ne reste rien de la brillante mosaïque de verre qui devait émailler la rosace, et ses élégants meneaux ne soutiennent plus qu'un réseau de petites vitres grises et sales. Au-dessous se dessinent trois baies ogivales coiffées d'un cordon mouluré. Au pied du mur, une petite porte qui ne mérite d'être citée que pour mémoire. A l'angle droit du pignon s'élève une tourelle octogonale, à corniche sculptée, et qui dans sa simplicité ne manque pas d'une certaine élégance.

De chaque côté du chœur, deux chapelles basses géminées, décrivant comme deux festons à pans coupés, remplissent les angles formés par les transepts et le chœur.

Autour du chœur et du chevet qui est aussi à pans coupés, des contreforts à retraites successives montent jusqu'au comble qui repose sur une frise de feuillages sculptés. Deux étages de fenêtres à courbe brisée, c'est-à-dire ogivales, éclairent le chevet, le chœur et ses chapelles. Ces fenêtres n'ont ni meneaux, ni colonnettes ; mais elles sont mises en relief par un double encadrement et par un cordon de moulures qui contourne leur courbe et se continue en retour d'équerre à la hauteur des impostes. Au-dessous des fenêtres supérieures court, en forme de corniche, un chemin de ronde aérien qui traverse le massif de chaque contrefort.

Tout le côté méridional de l'abbatiale, à l'exception du chœur, est masqué par les bâtiments de l'abbaye qui sont soudés à l'église dans le sens de leur longueur.

En entrant dans l'église tout d'abord on est frappé du contraste saisissant que produit la juxtaposition, sans transition aucune, du style ogival primitif et de l'architecture du XVII^e siècle.

La nef se compose de douze arcades (six de chaque côté) portées sur des piliers carrés décorés de pilastres. Les pilastres de face, d'ordre ionique, flanqués, montent jusqu'à un entablement à large corniche agrémentée d'un

cordon de denticules. Entre le sommet des arcades qu'il a fallu maintenir basses à cause du peu de hauteur des bas-côtés (7 mètres environ) et l'entablement reste un champ dont a voulu meubler la nudité par un panneau en saillie. L'ensemble est correct, mais froid.

Bien qu'on ne fit plus au XVII^e siècle de voûtes à nervures, la nef, pour harmoniser sans doute les nouvelles constructions avec les anciennes, a emprunté à l'architecture ogivale primitive ses arcs doubleaux, ses arcs formerets et ses arcs ogives, mais en multipliant les profils des nervures. Aux clefs de voûte planent des moines et des anges, dont les longs corps attachés par le dos sont d'un goût plus que douteux au point de vue décoratif. Entre les arcs formerets s'ouvrent vers le nord une rangée de fenêtres cintrées et divisées en deux baies également cintrées surmontées d'un oculus. En face on ne voit que des simulacres de fenêtres aveuglées par les bâtiments de l'abbaye.

Les collatéraux possèdent le même système de voûtes que la nef ; le collatéral nord est seul aussi éclairé par une rangée de fenêtres pareilles à celles qui viennent d'être décrites.

En gravissant les trois degrés qui se rencontrent à l'extrémité de la nef et de ses collatéraux, nous rétrograders de quatre siècles, car nous voici en pleine œuvre ogivale de la première période. Aux quatre angles de la croisée des bras de l'église un faisceau de colonnettes hautes de onze mètres se dresse pour recevoir de beaux arcs ornés à l'intrados d'une moulure plate entre deux tores. Ces masses puissantes étaient appelées à porter autre chose que le mince clocher d'ardoise qui marque à l'extérieur le point d'intersection des deux bras. « C'était un dôme, nous dit Dom Lelong, qui existait là autrefois, et qui a été remplacé par une voûte. » Cette voûte date du XVII^e siècle. Semblables aux nervures de la nef comme profil, les nervures de la croisée offrent un dessin

plus compliqué : elles représentent une étoile à quatre pointes et une croix de Malte entrelacées. Les voûtes des transepts et du chœur, appartenant à l'architecture ogivale primitive, tiennent de cette époque la simplicité de combinaisons dont nous avons constaté tout-à-l'heure la reproduction aux voûtes de la nef. Quand à l'abside et aux chapelles leur plan polygonal ne pouvait comporter que cette heureuse ordonnance de voûtes rayonnantes dont les nervures en quart de cercle viennent aboutir à une clef placée entre les deux extrémités de l'hémicycle. Ici, la clef de voûte absidiale figure en raccourci un ange assez détérioré. Dans notre église, les nervures anciennes se différencient de celles du XVII^e siècle par une coupe plus simple : un tore entre deux gorges. Aux nervures des chapelles, le tore, au lieu de présenter, dans sa section horizontale, un segment de cercle, est composé de deux segments formant arête, détail qui apparaît pour la première fois au milieu du XII^e siècle.

A l'extrémité du transept nord nous retrouvons la grande rosace, qui a conservé toutes ses élégances pour l'extérieur, et, au-dessous, les trois baies avec ébrasements moulurés. Trois petits arcs couronnent les baies et retombent sur deux corbeaux composés de larges feuilles sortant des assises à la hauteur des impostes de la baie du milieu, et sur deux colonnettes d'angles. Au fond du transept sud, à côté d'un oculus aveuglé toujours par les bâtiments de l'abbaye, on voit encore des vestiges du XVII^e siècle : ce sont quatre portes à fronton et à jambages sculptés qui communiquaient jadis avec l'abbaye. Deux sont au ras du sol et deux à une certaine hauteur.

Les chapelles géminées situées de chaque côté du chœur dont elles semblent être l'épanouissement s'ouvrent, par deux arcades, à la fois sur le chœur et sur les transepts dont elles rejoignent le mur de fond, disposition qui a motivé dans leur axe les quatre seules colonnes isolées que compte l'église. Ces colonnes sont élevées de moins de

cinq mètres ; leur socle est polygonal ; l'abaque du chapiteau l'est aussi : disposition rare au XII^e siècle, mais non sans exemple, puisque Viollet-le-Duc en signale un à Notre-Dame de Paris, au chœur fini en 1196.

Deux petites crédences curieuses sont creusées dans le mur des chapelles : leur voussure consiste en trois secteurs coniques aboutissant au fond de la niche à un même sommet et s'évasant, à fleur de mur, en arc trilobé.

Le chœur se termine par sept travées qui entourent le maître-autel de ces beaux groupes de hautes colonnettes que nous venons d'admirer à la croisée de l'église. En avant de chaque groupe se détache une colonnette annelée, ingénieuse création qui permettait l'emploi des colonnettes indépendantes avec des pierres en délit d'une médiocre longueur, et dont Viollet-le-Duc donne le secret en expliquant que cet anneau est une assise basse de pierre dure reliée au massif des piles ou des murs et faisant saillie en bague autour de la colonnette. Les chapelles et les transepts comptent aussi quelques colonnettes annelées. On employait ce genre de colonnettes de 1160 à 1220.

Tous les chapiteaux des colonnes et des colonnettes sont ornés de feuilles, de crochets, qui varient pour ainsi dire à chaque chapiteau, mais on sent qu'on est encore loin de l'époque qui couvrira nos monuments d'une végétation exubérante : certaines feuilles sont collées à la corbeille du chapiteau, d'autres se livrent à de timides enroulements, beaucoup sont encore en bourgeons, toutes les allures enfin d'une mode qui commence. Autre observation générale : les arcs formerets du chœur et des transepts retombent d'un côté sur des colonnettes et de l'autre sur des corbeaux décorés d'un fleuron.

En 1745, un abbé de Saint-Michel, Nicolas de Saulx-Tavannes, fit lambrisser le chœur entier de riches panneaux de marbre. Lors des restaurations on a respecté l'œuvre du XVIII^e siècle, et comme les panneaux ne s'élèvent guère qu'à hauteur d'homme, ils ne paraissent

pas trop déplacés. Le grand autel ainsi que les quatre autels des chapelles sont également en marbre ; ils datent aussi de 1745 : de l'entrée du chœur on peut embrasser d'un seul coup d'œil ces cinq autels placés pour ainsi dire en éventail.

L'église n'a pas conservé de vitraux plus anciens que les vitres blanches du XVII^e siècle, montées en petits plombs et affectant des formes géométriques. Depuis quelques années on a décoré l'abside de six vitraux de couleur à sujets.

Dans le pavage qui est de briques presque partout (le chœur seul est pavé de marbre) sont encastrées quelques pierres tombales fort attaquées déjà par le frottement des pieds et appelées à disparaître. (Thiérache, 1883.)

Contre l'église se trouve l'abbaye, bien transformée en orphelinat par la générosité d'un riche commerçant du pays, M. Savart.

Dans le cimetière la chapelle funéraire de la famille Savart est remarquable par ses statues et son cachet artistique. (Elle aurait, dit-on, coûté quatre cent mille francs).

Le retour à Hirson se fait ensuite. On admire en passant la belle vallée du Gland et le panorama de tout ce ravissant paysage encadré par la forêt de Saint-Michel.

Nous avons vivement regretté que le temps n'eut pas permis de voir les restes du château d'Hirson, pas plus que le catelet de Montdrepuis et le camp de Maquenoise.

Hirson

Au XI^e siècle le château d'Hirson existait ; il appartenait aux Seigneurs de Guise. — En 1636 il est attaqué par les Espagnols qui s'en emparent après vingt jours de siège. — L'année suivante Turenne s'en empara après douze jours de tranchée. — En 1650, les Espagnols revinrent,

ruinèrent le château au point qu'il ne fut pas rétabli depuis.

Hirson est la patrie de Ducarne de Blangy, agronome distingué, auteur de plusieurs ouvrages sur la matière, au XVIII^e siècle, et de Pierre Poulet, jurisconsulte renommé du XVII^e siècle.

Le Câtelet, sur Mondrepuis, est aussi fort intéressant, malheureusement nous n'avons pu le visiter.

Nous avons tout juste une demi-heure pour dîner au buffet de la gare et repartir aussitôt après avoir remercié nos hôtes de Vervins de leur accueil si bienveillant, si cordial et si empressé, accueil dont nous conserverons le souvenir le plus agréable et qui contraste tant avec l'opinion récente émise par un savant parisien.

Nous quittons M. Ed. Michaux, à Origny, MM. Mennesson et Flem, à Vervins, et nous poursuivons seuls la route.

Bientôt la nuit vient, sans lune, toute noire, puis le ciel semble se déchirer, les éclairs brillent, le tonnerre gronde : un orage affreux doit s'abattre dans la vallée de l'Oise. Il est onze heures quand nous rentrons à Soissons.

Voici, trop rapidement, le récit d'une excursion qui nous a tous fort intéressés et qui laissera parmi eux de nos collègues qui y ont pris part, le meilleur et le plus durable souvenir.

Cette lecture terminée, on adresse à la Société de Vervins et à son excellent président, M. Mennesson, l'expression de nos sentiments de gratitude pour l'accueil si sympathique et si cordial qui nous a été fait.

Enfin, M. Collet montre un stèle à hiéroglyphes et un chat momifié provenant de Thèbes et rapportées

d'Egypte par M. de Breuvery. Ces objets ont été offerts au Musée par M. de Clacy. Des estampages ont été faits de ce stèle et seront communiqués à Paris pour en avoir la traduction.

La séance est levée à cinq heures.

Le Président : vicomte de BARRAL.

Le Secrétaire : l'abbé PÉCHEUR.

